

Brève intervention au cours de l'AG de l'AJCA - 15 juin 2022

Éliane, notre Présidente encore pour quelques instants, m'a proposé d'intervenir lors de notre assemblée générale, pour vous dire ce que je perçois de l'engagement de notre Église diocésaine catholique en Haute Savoie dans ce domaine de l'Amitié Judéo-Chrétienne ; je me permettrai aussi de dire un peu mon itinéraire en la matière. Je dédie volontiers ces quelques mots à l'équipe sortante ; Éliane, Norbert et Marie, en témoignage de gratitude.

L'Église en Haute Savoie, comme ailleurs, a hérité, vis-à-vis du judaïsme, d'une méconnaissance et des préjugés bien connus. Et pour m'en tenir à la période cruciale de l'avènement du nazisme, à partir de 1933, il n'y a pas eu dans notre diocèse, de prise de position affirmée, de la part des évêques de ce temps, concernant une relation nouvelle à établir avec le peuple de l'Alliance. Et même du pape : j'ai eu la curiosité d'aller lire l'encyclique du Pape Pie XI, publiée volontairement en allemand en mars 1937: «*Mit brennender Sorge* » et dont l'objet principal est en fait la dénonciation des persécutions du régime à l'encontre des catholiques ; si l'idéologie est vigoureusement dénoncée, à aucun moment la politique antijuive du régime nazi n'est évoquée, alors qu'elle est à l'œuvre dès le début ; j'ai eu beau lire attentivement je n'ai jamais trouvé une allusion à la communauté juive et à sa foi. Mais subtilement le pape pose un jalon en écrivant ceci : « *Quiconque veut voir bannir de l'Église et de l'école l'histoire biblique et les sages doctrines de l'Ancien Testament, blasphème le nom de Dieu, blasphème le plan de salut du Tout-Puissant, et fait de la pensée humaine limitée et étroite le juge des desseins de Dieu sur le l'histoire du monde* » (n°19).

Cette encyclique n'a pas donné lieu à un écho particulier de la part de l'évêque du moment, Mgr. Du Bois de la Villerabel. Pas plus que le fait qu'en juillet 1938 eut lieu à Evian, à l'initiative des États-Unis, une importante réunion internationale visant à inciter les pays à accueillir généreusement les milliers de réfugiés juifs fuyant l'Allemagne et l'Autriche. Du reste, cette réunion, connue sous le nom de Conférence d'Evian, se solda par un échec : aucun pays ne voulut s'engager.

À cette époque, ce qui focalise l'attention et la peur des catholiques, c'est la menace du communisme. Mais la période de guerre, paradoxalement, a semé chez nous des graines d'amitié et de rapprochement avec la communauté juive : il y eut, comme chacun sait, beaucoup de gestes de courage pour accueillir, cacher, emmener au-delà de la frontière notamment des Juifs : moi qui vis maintenant dans le Genevois, je découvre combien notamment la plupart des curés de la région frontalière ont participé à ces actions – je pense au curé de Vers, qui a eu la médaille des Justes - et certains l'ont payé de leur vie. Je parle de graines semées, car le souvenir de ces actions est resté vif et fait tomber certains préjugés, tout en préparant l'avenir.

Bien sûr, peu à peu, chez les catholiques de notre diocèse, l'esprit général insufflé par le concile Vatican II a fait son œuvre, dans le sens d'une ouverture à ce que vivent les autres communautés de croyants ; mais il y a encore du chemin à faire pour qu'une plus large part des membres de l'Église catholique, disons la base, entre dans le mouvement de ce que préconise la déclaration conciliaire «*Nostra Aetate* », cette déclaration qui est l'un des textes du Concile qui a connu le plus d'opposition, puisqu'il a récolté 88 voix contre et 2 221 pour, loin de la quasi unanimité obtenu par la plupart des autres textes.

« Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux Juifs, le saint Concile veut encourager et recommander la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel... Que tous donc aient soin, dans la catéchèse et la prédication de la Parole de Dieu, de n'enseigner quoi que ce soit qui ne soit conforme à la vérité de l'Évangile et à l'esprit du Christ. » Avec cette dernière phrase, le concile reprenait presque mot pour mot ce qu'a été le combat de Jules Isaac, l'historien, à savoir *« déraciner l'enseignement du mépris par une meilleure connaissance »*, avec ce principe : *« ne jamais déformer la vérité »*. On retrouve cela dans les statuts de l'Amitié Judéo-Chrétienne : *« Elle a pour tâche essentielle de faire en sorte qu'entre Judaïsme et Christianisme, la connaissance, la compréhension, le respect et l'amitié se substituent aux malentendus séculaires et aux traditions d'hostilité »*. Études et dialogue donc, comme boussole !

J'avoue que je me retrouve bien dans la quête de Jules Isaac qui, dans son livre Jésus et Israël, que je n'ai pas encore lu, veut montrer que les évangiles ne contiennent aucun motif pour que les disciples de Jésus soient antisémites. Pour moi, en effet, ce qui m'a préparé à ce chemin que je fais maintenant avec vous pour l'Amitié Judéo-Chrétienne, dans la suite du P. Barcellini décédé le 5 juillet 2018 et totalement imprégné des orientations du Concile Vatican II, ce sont les études bibliques. Comme trois autres de mes confrères depuis les années 50, j'ai eu la chance - ce n'est pas le bon mot, la grâce, l'appel - d'avoir été envoyé à l'Institut Biblique de Rome pour trois années supplémentaires d'études bibliques, une fois le cursus du séminaire achevé et même, pour moi, après quatre premières années de ministère en paroisse. C'est d'ailleurs une constante de notre diocèse que de favoriser la formation, tant des prêtres que des laïcs. À Rome, on croit à l'Hébraïca Veritas (comme disait St. Jérôme, traducteur de la Bible en latin, la Vulgate) : donc étude de l'hébreu à haute dose, pour commencer, et approche des textes toujours en leur langue originale. Et j'ai la chance, dans mon cursus, d'avoir quelques cours du P. Roger Le Déaut, spécialiste des Targums, ces traductions en araméen des textes bibliques, qui ont la particularité d'intégrer souvent dans la traduction une interprétation qui avait cours au tournant de l'ère chrétienne. Il est alors probable que Jésus, puis les auteurs du NT connaissaient la Bible à travers le prisme de ces traductions. R. Le Déaut soulignait sans cesse ce fait que dans le judaïsme du 1^o siècle, l'Écriture, surtout la Torah, était lue, interprétée et comprise à travers le prisme d'une exégèse séculaire. C'est une Bible interprétée qui avait cours. L'écrit est inséparable de la tradition. Et le P. Le Déaut se montrait attentif à présenter l'interprétation juive pour elle-même, à en respecter la pleine valeur. Je dois avouer qu'en écoutant par ex. un Gérard Manent ou un Patrick Chemla circuler avec aisance dans les multiples possibilités du texte biblique, je suis à la fois dérouté et ébloui et je me dis qu'il y a encore à apprendre de cette force souple des Écritures saintes.

Être avec vous est pour moi un défi, car cela ne laisse pas en repos : L'Église qui a longtemps cru qu'elle prenait purement et simplement la suite et donc la place d'Israël découvre qu'elle n'est pas tout, qu'elle ne peut être sans lui. Le pape Benoît XVI avait cette formule : *« Juifs et chrétiens, nous sommes le peuple de Dieu »*. Comme prêtre, je suis tenu à prier chaque jour les Psaumes, au minimum huit psaumes par jour : je dois veiller d'abord à les prier en proximité avec les fils et filles d'Israël. Je dois assumer aussi la brûlure ou la blessure de nos traditions divergentes, chacun ayant fait son chemin de son côté. Je dois aussi avouer que ma présence à l'Amitié Judéo-Chrétienne, depuis mai 2019, par la volonté de mon évêque qui m'y a envoyé, m'appelle à être témoin de ce que nous vivons ici.

Ayant à prêcher chaque dimanche, j'ai l'occasion de modestement prendre ma part pour éradiquer ce que Jules Isaac appelait l'enseignement du mépris et qui peut se glisser sous bien des apparences, mais surtout favoriser l'amitié, l'estime mutuelle.

P. Alain FOURNIER-BIDOZ